

Académie royale des Sciences d'Outre-Mer
Classe des Sciences Morales et Politiques, N.S., XXXVIII-2 Bruxelles, 1969

Jules Cousin,
Pionnier, chef d'entreprise
et homme de bien
(1884-1965)

PAR

Edgar VAN DER STRAETEN

Membre titulaire de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer

150 F

Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen
Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen, N.R., XXXVIII-2, Brussel, 1969

Académie royale des Sciences d'Outre-Mer
Classe des Sciences Morales et Politiques, N.S., XXXVIII-2 Bruxelles, 1969

Jules Cousin,
Pionnier, chef d'entreprise
et homme de bien
(1884-1965)

PAR

Edgar VAN DER STRAETEN

Membre titulaire de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer

Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen
Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen, N.R., XXXVIII-2, Brussel, 1969

Mémoire présenté à la Séance du 18 novembre 1968

D/1969/0149/1



Jules COUSIN.
(1884-1965)

JULES COUSIN

Pionnier, Chef d'Entreprise et Homme de Bien

"Imprimer un sens humain à l'entreprise."

L'expansion belge au-delà des mers, et plus particulièrement au Congo, fut l'œuvre d'hommes qui y consacrèrent un esprit d'entreprise, une compétence, un dévouement et des sentiments humains d'un degré exceptionnel.

Certains d'entre eux ont acquis une renommée telle que leurs noms sont passés dans l'histoire. D'autres, par leur modestie et leur effacement, sont restés dans l'ombre et l'enrichissement moral que leur exemple comporte risque d'être perdu.

N'est-il pas du devoir de ceux qui ont eu le privilège de les avoir connus de rendre témoignage afin d'empêcher qu'ils ne tombent dans l'oubli?

Jules Cousin était parmi ceux-là. Sa simplicité était proverbiale. Il fuyait les honneurs et repoussait toute publicité se rapportant à sa personne, n'ayant qu'une ambition, celle de servir la grande œuvre à laquelle il avait consacré sa vie. Et cependant sa contribution à des réalisations d'une ampleur et d'une inspiration humaine peu communes est considérable.

ORIGINE

La personnalité de Jules Cousin était fortement marquée par son origine. Celle-ci avait ses racines dans la rude terre ardennaise où son grand-père exploitait vers les années 1830 à On, entre Marche et Rochefort, une ferme de quelque 40 hectares.

En 1847 s'y produisit un événement appelé à exercer sur la région et aussi sur les destinées de la famille Cousin, une influence décisive. On avait entrepris la construction du chemin de fer transcontinental qui devait relier la côte belge à l'Italie et au Proche-Orient. La section Namur-Arlon avait été entamée et des terrassements dirigés par des ingénieurs anglais étaient poursuivis non loin de la maison paternelle.

Les annales de la famille rapportent que le soir les ingénieurs et les chefs de chantier descendaient jusqu'à la ferme où les conversations s'engageaient au coin du feu. De quoi pouvait-on parler sinon de chemins de fer, de leur rapide extension, de l'avenir promis aux régions traversées? En regardant les grands fils Cousin, ils étaient six, assis autour de la table familiale pour faire leurs devoirs de classe, il arrivait aux constructeurs du chemin de fer de dire: « Voilà de quoi faire des ingénieurs pour construire les chemins de fer que le monde réclame, car il en faudra beaucoup pour faire face à une aussi formidable entreprise! » [1] *

Ainsi germa dans l'esprit des parents Cousin l'idée que leurs fils pourraient faire autre chose que travailler la terre et que les carrières d'ingénieur ouvraient pour eux des voies plus attrayantes.

Très doués, quatre des fils Cousin conquirent leur diplôme d'ingénieur, les deux premiers à l'Université de Gand, la seule université de Belgique où les études menaient à cette époque à la construction des chemins de fer, les deux autres à Louvain.

Une famille voisine, celle des Jadot, à laquelle les Cousin allaient s'allier plus tard par un mariage, subit la même influence et prit la même orientation. Quatre de ses membres devaient s'illustrer quelques années plus tard dans des grandes entreprises en Chine, au Brésil et au Congo.

En 1876, un des fils Cousin qui avait acquis une vaste expérience au cours de dix années passées aux Ponts et Chaussées, fonda avec quatre de ses frères, dont celui qui serait plus tard le père de Jules Cousin, une entreprise de travaux publics sous le nom de « Jean Cousin et Frères ». Elle fut très vite appréciée en Belgique et à l'étranger. Pendant les quinze premières années de son existence, elle se spécialisa dans la construction de chemins de fer. Elle s'orienta ensuite vers l'exécution de grands travaux hydrauliques, dont le port de Bruges, le canal de Bruges à Zeebrugge, le port de Zeebrugge, la section de Houdeng-Thieu du canal du Centre avec ses fameux ascenseurs, furent de remarquables illustrations.

* Les chiffres entre crochets renvoient aux références *in fine*.

C'est pendant cette période de grands travaux exécutés par son père et ses oncles, que Jules Cousin naquit à Comblain-au-Pont, le 12 janvier 1884.

On dit qu'il fut un enfant difficile, volontaire et obstiné. Ses débuts à l'Université de Liège furent tumultueux, et c'est finalement à Louvain qu'il conquiert, en 1909, son diplôme d'ingénieur civil des mines.

NAISSANCE DE L'UNION MINIERE DU HAUT-KATANGA

Dans les milieux d'ingénieurs, on commençait à s'intéresser à cette époque aux découvertes faites au Katanga par Jules Cornet en 1892 et aux prospections qui y avaient été menées dans la suite par le Comité Spécial du Katanga et par la Tanganyika Concessions Limited.

L'intérêt se limitait toutefois à des cercles restreints, car, à l'égard du grand dessein africain vers lequel le génie du Roi Léopold II s'efforçait de l'orienter, l'opinion publique belge était restée indifférente, sinon hostile. Foncièrement casanière, confinée dans les horizons étroits d'une vie tranquille et routinière, la Belgique dans son ensemble n'éprouvait aucune propension pour ce qu'elle considérait comme une aventure pleine d'aléas.

L'Union Minière était née le 28 octobre 1906. Sa création avait été l'œuvre du Roi qui l'avait menée à bonne fin par un travail personnel opiniâtre, avec l'aide d'un collaborateur fidèle, Hubert Droogmans, Secrétaire Général de l'Etat Indépendant du Congo, et d'un ingénieur de grande classe, Jean Jadot, qui s'était distingué en Egypte et en Chine et qui serait un jour le Gouverneur de la Société Générale de Belgique et le Président de l'Union Minière. Un ingénieur écossais, Robert Williams, Président de la Tanganyika Concessions Limited, qui, fidèle disciple de Cecil Rhodes, avait une foi fanatique dans l'avenir de l'Afrique, lui avait apporté également un concours essentiel.

En dépit de ce patronage royal, le capital n'avait pas été réuni sans peine. Jules Cousin l'a rappelé en des termes précis dans une

communication publiée en 1944 à Elisabethville, dans la revue Lovania. Il n'est pas sans intérêt d'en reproduire l'essentiel: [2]

« En 1906, à l'expiration du délai fixé par la Convention de 1900 pour la prospection du Haut-Katanga, il fut décidé de « créer une société pour la mise en exploitation des gisements dé-
« couverts.

« Le capital nécessaire fut fixé à 10 millions de francs.

« La Tanganyika Concessions se déclara prête à souscrire la « moitié de ce capital qui était représenté par 100.000 actions de « 100 frs.

« Le Comité Spécial par les soins duquel devait être réunie l'au-
« tre moitié, entama des pourparlers longs et laborieux avec les
« différents groupes financiers belges, qui avaient participé au dé-
« veloppement de l'Etat Indépendant par la création de nombreu-
« ses sociétés commerciales.

« Finalement, le Comité Spécial parvint à intéresser un groupe
« belge, représenté par la Société Générale de Belgique, et c'est
« ainsi que fut constituée l'Union Minière du Haut-Katanga...

« Il est bon de souligner que la création de l'Union Minière ne
« souleva aucun enthousiasme dans le monde financier et que la
« Société Générale éprouva des difficultés sérieuses à rétrocéder
« une partie de sa souscription de 5 millions de francs à d'autres
« groupes financiers belges.

« D'ailleurs, personne ne se faisait d'illusions sur les difficultés
« qu'allait devoir surmonter la société pour démarrer au centre de
« l'Afrique des exploitations minières et métallurgiques, mais ce
« qui se passa au cours des dix années suivantes dépassa les pré-
« visions les plus pessimistes. »

UNE VOCATION DE PIONNIER

Si dans les milieux financiers qui s'étaient cependant montrés si entreprenants en Egypte, en Russie, en Chine et ailleurs, on se montrait réticent, quoi d'étonnant que dans l'ensemble de la population on n'ait pas montré plus d'enthousiasme et que peu de Belges se soient sentis enclins à s'expatrier pour faire carrière dans ce Congo qu'on jugeait mystérieux et plein de dangers!

Le Katanga surtout avait mauvaise presse. On le disait aride, insalubre, aux populations clairsemées et ravagées par les épidémies, perdu au cœur d'un continent mystérieux, où en définitive tout restait à faire.

N'est-ce pas précisément cela qui attira notre jeune ingénieur enthousiaste et volontaire, si désireux de créer, de réaliser quelque chose? On serait tenté de le croire car en dépit de l'ambiance peu encourageante, il conçut le projet de partir pour le Katanga et, une fois sa décision prise, il en poursuivit l'exécution avec une obstination inébranlable.

On lit dans ses correspondances qu'il introduisit une demande d'engagement auprès de la direction de l'Union Minière. Comme la réponse tardait, il s'impatienta. Le 30 mai 1910, il confirma sa requête dans une lettre à l'administrateur-délégué, M. Buttgenbach. « Je désire vivement faire ma carrière au Katanga — écrivait-il — et j'accepterais n'importe quelle position pourvu que j'aie l'occasion de me faire apprécier par mon travail assidu. »

Dans l'entretemps, il enrichissait son bagage scientifique en passant ses examens d'ingénieur électricien et d'ingénieur des arts et manufactures, ainsi qu'en apprenant l'anglais.

Enfin, le 14 novembre 1910, on lui faisait savoir qu'on était disposé à l'engager en qualité d'ingénieur stagiaire, aux appointements de 5.000 F par an, au prorata de la durée du séjour en Afrique.

Il s'embarqua le 16 janvier 1911 à Anvers sur un bateau de la Deutsche Ost Afrika Linie à destination de Cape Town, avec un autre ingénieur stagiaire et trois agents techniques.

Ils arrivèrent mi-février à Elisabethville qui n'avait été reliée au chemin de fer que depuis peu de temps. La dernière traverse du rail venant de Rhodésie y avait, en effet, été posée le 27 septembre 1910. Quant à la ville qu'un arrêté du même mois avait érigée en capitale du Katanga, elle vivait fiévreusement les débuts de son existence, dans le désordre de huttes en pisé, de toits en chaume, de tentes et de baraquements, où s'amalgamait une population internationale et hétéroclite.

A ce qui représentait alors la gare, ils ne trouvèrent personne pour les accueillir, et c'est sous une pluie battante qu'ils s'appliquèrent, par un sentier boueux, les quelques kilomètres qui les séparaient de la Lubumbashi, siège de la direction de l'Union

Minière du Haut-Katanga. Ils y furent reçus très froidement et, comme rien n'avait été prévu pour leur logement, ils durent s'installer sous la tente.

Ils tombaient très mal à propos car à la direction de la société on vivait alors dans l'effervescence et la confusion d'un démarrage ardu.

LES ANNEES DIFFICILES

Il convient de rappeler ici qu'à partir de 1900, la Tanganyika Concessions Limited s'était livrée avec le Comité Spécial du Katanga à un travail de prospection intense dont les résultats avaient confirmé en les amplifiant les découvertes de Jules Cornet. L'Union Minière en avait pris le relais et elle avait décidé ensuite de s'engager dans la voie de la production industrielle.

Les difficultés étaient considérables. Le pays, désertique, n'offrait aucune ressource en main-d'œuvre, ni en vivres; il était isolé en plein centre du continent africain, loin des ports maritimes; jusqu'à l'arrivée du rail à Elisabethville, les transports avaient dû être effectués par des moyens de fortune depuis Broken Hill, le terminus du Chemin de fer de Rhodésie, ou encore par chariots à bœufs à travers l'Angola.

Après quelques tentatives d'exploitation de l'or à Ruwe, de l'étain à Busanga et du cuivre à Kambove, les efforts avaient été concentrés sur la mine de l'Etoile, la plus rapprochée du nouveau chemin de fer. Une fonderie pour le traitement du cuivre par la méthode classique de la fusion réductrice et équipée de fours du type bien connu « water-jacket », était en construction à Lubumbashi.

Une autre difficulté, sans doute plus grande, résultait du fait que les Belges n'avaient que peu d'expérience dans ce genre de métier. On avait donc dû s'appuyer sur l'équipe de la Tanganyika Concessions Limited qui gardait en main tous les leviers de commande. Le siège administratif était bien à Bruxelles et le directeur général était belge, mais les instructions venaient de Londres et le directeur technique américain faisait partie du groupe Tanganyika. La dualité dans le commandement compromettait gravement la bonne marche des opérations.

Aussi les premiers temps furent-ils très durs pour notre jeune ingénieur arrivé plein d'enthousiasme et de bonne volonté, et qui ne trouva aucune main bienveillante pour le guider. Il se vit assigner des besognes secondaires sans intérêt. Après quelques jours, il s'insurgea. « N'avait-on rien de mieux à faire faire à un jeune ingénieur qui ne demandait qu'à travailler? Ne pouvait-on, faute de mieux, l'employer comme ouvrier? Au moins apprendrait-il quelque chose! »

Sa requête fut agréée. On l'adjoignit au contremaître liégeois en charge du montage des charpentes métalliques et, au départ de celui-ci, il fut désigné pour le remplacer. Le montage des charpentes terminé, on le vit s'occuper avec zèle de l'aménagement de fours à coke au moyen de terre de termitières, ou de la mise en train du premier four water-jacket de Lubumbashi. Travail mené avec une hâte fébrile car on attendait l'arrivée d'un grand chef, M. Robert Williams, le dynamique président de la Tanganyika et, depuis 1906, le vice-président de l'Union Minière.

Le 30 juin 1911, Robert Williams présidait à la première coulée de cuivre, en présence des autorités officielles et d'une brillante assistance d'invités de marque, venus spécialement de Bruxelles et de Londres pour cette occasion. On rapporte que c'était Jules Cousin qui était chargé de régler du haut d'une galerie le chargement du four.

Après ce résultat spectaculaire, il fallut cependant encore quelques mois de tâtonnements et de mises au point avant que ne s'ouvre l'ère d'une production continue.

Hélas, au moment où on enregistrait au Katanga ce premier résultat positif, l'établissement des comptes faisait sonner à Bruxelles l'heure de la vérité. Depuis cinq ans, des dépenses considérables avaient été engagées; le capital était épuisé, et les dettes gonflaient d'une façon inquiétante. Constatation plus grave encore: le prix de revient des productions était prohibitif, le coût du coke, fabriqué au moyen de charbons importés, étant hors de proportion avec le prix de vente du cuivre à Anvers. L'entreprise se voyait ainsi en quelque sorte frappée d'une vice rédhibitoire et on parla d'abandon et de liquidation.

Avant de se résoudre à cette extrémité, le Conseil d'Administration décida de jouer une dernière carte en envoyant sur place

une commission d'enquête. Elle était composée d'un représentant de la Tanganyika, le Docteur Neave, et d'un ingénieur belge. Jules Jadot, un des quatre frères Jadot dont nous avons parlé et qui s'était montré au Brésil et en Chine un organisateur de premier ordre. Celui-ci s'était adjoint un jeune ingénieur, Edgar Sengier, dont il avait apprécié en Chine l'intelligence et le savoir-faire et qui devait jouer ensuite dans l'expansion de l'Union Minière un rôle de tout premier plan.

La Commission arriva au Katanga en novembre 1911 via Cape Town. En traversant la Rhodésie, elle avait eu l'occasion de s'arrêter au Charbonnage de Wankie, situé à 1.000 km du Katanga. Instinctivement Sengier, qui avait été au début de sa carrière ingénieur aux Usines à Coke de Willebroeck, y avait prélevé un échantillon de charbon.

Dès son arrivée, la Commission fit deux constatations favorables: une expérience effectuée avec un moyen de fortune, une pipe en terre, démontrait que le charbon de Wankie était cokéifiable; d'autre part, les mines de l'Etoile et de Kambove étaient d'une grande valeur. Par contre, on devait se rendre bien vite compte qu'à la direction où la dualité dans les attributions créait une situation intolérable, les choses ne tournaient pas rond et qu'on allait à la dérive.

Les mesures qui s'imposaient furent prises avec promptitude et détermination. Un Comité technique était créé à Bruxelles; en Afrique, l'équipe de la Tanganyika se retirait et l'ingénieur américain, M. Horner, était désigné pour assumer, comme autorité unique, les fonctions de directeur général. Par ailleurs, des arrangements étaient pris avec le Charbonnage de Wankie qui allait dorénavant assurer l'approvisionnement en charbon à des conditions acceptables, ce qu'il n'a cessé de faire depuis lors.

Et c'est ici que la carrière de Cousin va se dessiner. Après l'avoir mal reçu et mal guidé, le nouveau directeur général avait fini par apprécier le jeune ingénieur que rien n'avait rebuté et qui, en dépit des rebuffades, se dépensait sans compter. Sa charge devenant de plus en plus lourde, il proposa à l'administration de la société « qu'un jeune ingénieur capable lui soit adjoint et qu'après avoir joui d'un congé de détente, Jules Cousin soit désigné pour cette position ».

La proposition fut agréée. Cousin rentra donc en congé pour repartir à l'expiration de celui-ci en qualité d'adjoint au directeur général. Promotion exceptionnelle, faut-il le dire, pour un jeune ingénieur arrivé comme stagiaire à peine trois ans auparavant.

Avant d'aller assumer ses nouvelles fonctions, il avait posé un acte qui devait modifier complètement le sens de sa vie. Pendant son séjour en Europe, il avait rencontré l'élue de son cœur et le 14 mai 1914, il épousait Mademoiselle Marguerite Blaise qui fut pour lui pendant trente ans la compagne rêvée. Le charme, l'intelligence et la bonté qui émanaient d'elle illuminèrent son existence. Ils formaient un ménage modèle, communiant dans un même idéal d'altruisme, dont le rayonnement attirait toutes les sympathies et qui allait donner à la vie sociale du Katanga le ton de l'amabilité et de la générosité.

Voici donc Cousin revenu à Elisabethville comme adjoint au directeur général.

L'Union Minière s'engageait alors résolument dans l'exploitation industrielle. Deux nouveaux fours water-jacket étaient allumés à la fonderie de Lubumbashi; on ouvrait les mines de Kambove et de Luishia; l'arrivée des premières pelles à vapeur marquait le début de la mécanisation des mines. Événement notable: quelques ingénieurs et médecins belges commençaient à arriver au Katanga. Certains d'entre eux comme Barzin, le Docteur Bertrand, du Trieu de Terdonck, Roger et Quets allaient occuper dans l'industrie naissante des fonctions importantes.

Le Mémorial publié en 1956 à l'occasion du 50^e anniversaire de l'Union Minière note à ce propos: « C'est autour de Jules Cousin que se polarisèrent en quelque sorte les premiers Belges de cette époque qui formèrent petit à petit le noyau de cette « équipe Cousin » dont l'enthousiasme déplaça véritablement des montagnes » [7] *

Le 4 août 1914, c'est la guerre! Elle surprend l'Union Minière au début de sa croissance. Tout est bouleversé: on est coupé des

* Ce Mémorial retrace d'une façon saisissante l'histoire de l'Union Minière depuis son origine, jusqu'à l'année jubilaire de 1956. Nous en avons repris certains éléments essentiels qui nous ont paru indispensables pour situer la personnalité de Jules Cousin dans le cadre de son action.

bureaux de Bruxelles, des agents sont mobilisés, la main-d'œuvre fait défaut, les transports sont désorganisés, il faut modifier les programmes pour répondre aux besoins les plus pressants des usines de munitions des Alliés.

Tout le monde travaille d'arrache-pied et se dépense sans compter. Cousin est sur la brèche et en février 1916, comme le directeur général Horner doit prendre un congé de détente, combien nécessaire, c'est lui qui est désigné pour assumer la direction. Il devra prendre ensuite jusque fin 1917 la direction du Chemin de fer du Katanga, lui aussi en pleine voie d'organisation et d'extension. Tâche écrasante, car il s'agit non seulement d'organiser l'exploitation de la ligne depuis la Rhodésie, mais en outre de pousser la construction en direction du Nord vers Bukama, point de jonction avec le réseau de la Compagnie des Chemins de fer des Grands Lacs.

A l'expiration de son deuxième terme, il peut prétendre à une détente. Mais il est bien vite chargé par la direction établie à Londres d'une mission importante aux Etats-Unis pour l'étude des meilleurs procédés applicables aux minerais très diversifiés du Katanga. A son retour à Bruxelles, où, la guerre finie, les contacts ont été rétablis avec le Congo, il est retenu à la direction en vue de se préparer aux hautes fonctions auxquelles on le destine. Fin 1919, il devra encore aller assumer la direction du Chemin de fer du Katanga jusqu'au jour où, le 20 décembre 1920, il succède à Edgar Sengier comme directeur général de l'Union Minière.

PREMIERE PERIODE D'ESSOR INDUSTRIEL

Désormais, Cousin pourra donner toute la mesure de ses qualités de technicien, d'organisateur et de meneur d'hommes. Qualités d'autant plus nécessaires qu'on se trouve confronté avec de nouvelles complications.

Le Congo était sorti de la guerre avec honneur. Ses troupes avaient participé brillamment aux campagnes victorieuses du Cameroun et de l'Est Africain et leurs succès couronnés par la conquête des deux colonies allemandes l'avaient auréolé d'un grand prestige. Il avait fourni aux Alliés des matières stratégi-

ques hautement appréciées. L'entrée dans l'ère de la paix permettait les plus grands espoirs.

On avait dû déchanter. A l'euphorie qui avait suivi la victoire avait succédé dans le monde une dépression générale. La crise industrielle atteignait tous les pays. Les cours des matières premières tombaient aux niveaux les plus bas, touchant surtout le cuivre dont des tonnages énormes provenant des surplus de guerre pesaient sur le marché. La plupart des grands producteurs fermaient leurs usines.

L'Union Minière en ressentit durement le contre-coup. Pour la deuxième fois en dix ans, l'œuvre était en péril et à nouveau on parla de liquidation ou, pour le moins, de mise en veilleuse. Devant la gravité de la situation, le Conseil d'Administration chargea Sengier de se rendre une nouvelle fois au Katanga avec la directive d'arrêter au besoin les exploitations.

Il y trouva Cousin aux prises avec les difficultés. Les deux hommes étaient faits pour s'entendre. N'avaient-ils pas tous deux, à un très haut degré, l'amour de leur métier, la foi dans l'œuvre qu'ils servaient, une aversion profonde pour les solutions négatives et la confiance dans leur étoile. Loin de perdre courage et de laisser tomber les bras, il fallait lutter pour survivre. La crise ne serait pas éternelle; elle s'atténuerait progressivement quand les stocks de guerre seraient résorbés. Il s'imposait donc de doubler la production pour abaisser les prix de revient et de parfaire l'équipement de manière à être prêts à tirer parti des premiers signes de renouveau.

D'accord avec Cousin, Sengier élabore un programme d'action audacieux, susceptible de déclencher un nouveau départ et d'assurer l'avenir.

Dès lors, se resserrent entre les deux hommes des liens d'une amitié solide et d'une étroite et confiante collaboration dont ils ne se départiront à aucun moment. Opérant, l'un en Belgique dans le domaine de la haute direction, du progrès technique, de la promotion commerciale et des relations internationales, l'autre tenant solidement le gouvernail au Congo, suscitant les initiatives, galvanisant les énergies et animant une action sociale d'une rare efficacité, ils assureront par la convergence de leurs énergies le brillant essor d'une entreprise dont le destin avait paru incertain.

C'est dans cet esprit que Cousin accepte d'entreprendre la réalisation d'un programme que d'aucuns qualifient de présomptueux. Nommé représentant du Conseil d'Administration de l'Union Minière en Afrique, il va pouvoir s'y consacrer avec une autorité accrue.

Une heureuse évolution dans les esprits fut de nature à servir ses desseins. Tandis que notre armée se morfondait sur l'Yser, de nombreux jeunes officiers, avides d'horizons plus larges, avaient choisi de partir pour l'Afrique afin d'y faire campagne. Ils en avaient subi l'attrait au point qu'après les hostilités bon nombre d'entre eux décidèrent d'y entreprendre une carrière. Le préjugé qui avait pesé jusqu'alors sur le Congo se dissipa; dans les milieux universitaires, les possibilités que permettaient d'entrevoir les industries naissantes du Katanga suscitèrent un intérêt qui allait s'intensifier d'année en année. Ainsi de jeunes ingénieurs vinrent étoffer graduellement l'équipe de choc du début et former les cadres de l'avenir.

Dès lors, on s'engage résolument dans la voie des grandes réalisations.

La fonderie de Lubumbashi fait l'objet d'extensions importantes. De 19.000 t de cuivre de 1920, la production passe à 43.000 t en 1922. La mine de Ruashi prend le relai de celle de l'Etoile en cours d'épuisement. A la frontière rhodésienne, on découvre la mine de Kipushi qui, exploitée en profondeur, s'avérera d'une richesse exceptionnelle.

On met en exploitation la mine d'uranium de Shinkolobwe, dont les productions traitées à l'usine spécialement construite à cet effet à Olen, au cœur de la Campine, permettront de fournir, sous des appareillages appropriés, des quantités hautement appréciées de radium aux hôpitaux, centres anti-cancéreux et institutions scientifiques. Il est bon de rappeler qu'à l'époque l'uranium n'avait de valeur que par son association avec le radium; isolé, il n'était affecté qu'à des usages mineurs.

A Panda-Shituru, on édifie un complexe industriel d'une large conception et d'une diversité adaptée à la variété caractéristique de la minéralisation du Katanga. Comme l'expose le Mémorial, il faudrait plusieurs chapitres pour décrire ce qui y fut édifié en un temps record: « concentrateur, usine de lixiviation et d'élec-

trolyse, usine d'acide sulfurique, fabrique d'acides gras employés comme réactifs de flottage, fours à réverbère pour le cuivre, fours électriques pour le cobalt, ateliers de construction et de réparation mécaniques, laboratoires consacrés aux recherches et expériences, etc... » [7], indépendamment d'installations médicales, hospitalières et sociales d'une ampleur exceptionnelle.

Les résultats ne se font pas attendre, car la production croît progressivement pour atteindre, en 1929, 137.000 t de cuivre et de cobalt.

Le complexe industriel, et plus spécialement l'électrolyse, réclame des quantités considérables d'énergie électrique. Une société filiale, la SOGEFOR, construit la centrale de Mwadingusha d'une capacité installée initiale de 37.500 kVA et qui recevra plus tard le nom de Francqui. Mise en marche en 1930, elle fait face aux besoins les plus urgents et est le point de départ, dans le domaine de l'hydro-électricité, de développements d'envergure.

Dans l'entretemps, Cousin a pris une part active dans la constitution de sociétés filiales créées dans un but de rationalisation: la Compagnie Foncière du Katanga chargée de mettre à la disposition du personnel d'Afrique des habitations saines et confortables, les Minoteries du Katanga qui contribueront efficacement au ravitaillement ordonné des populations, les Charbonnages de la Luena, la Société Générale, Industrielle et Chimique du Katanga, d'autres encore...

L'année 1930 marque un temps d'arrêt. Le krach mémorable de la bourse de New York d'octobre 1929 avait provoqué dans l'économie du monde un effondrement sans précédent. Les cours des matières premières tombent à des taux insoupçonnés; ceux du cuivre fléchissent de 18 cents par livre en moyenne en 1929, à 6 cents en 1932. Les stocks s'accumulent et on ne trouve plus d'acheteurs.

Une nouvelle fois, le Katanga est atteint dans ses œuvres vives et des mesures énergiques s'imposent pour sauver l'outil. Elles exigent de la part des dirigeants, mais surtout de celui qui porte au sommet la responsabilité du commandement, une lucidité et une force de caractère à toute épreuve. Il faut fermer les mines, arrêter des usines de concentration et des fours, licencier du personnel...

Quand les nuages se dissipent et que l'économie du monde retrouve petit à petit un équilibre relatif, on constate que l'essentiel a été sauvegardé et que la machine peut redémarrer à plein.

Non seulement les productions sont reprises à un rythme accru, mais les géologues intensifient leurs prospections et mettent à jour dans les régions de Kolwezi et Musonoi des réserves sensationnelles, sur lesquelles se projette la perspective d'une nouvelle expansion.

Il n'est de richesse que d'hommes.

La poursuite de tels desseins dans un pays où tout était à faire, où les initiatives étaient bridées par des contingences sans cesse fluctuantes, requérait des cadres solides. Ceux-ci s'étaient formés progressivement. Les jeunes éléments y apportaient leurs connaissances et leur enthousiasme, et très vite ils étaient assimilés par « l'équipe » au sein de laquelle les cœurs battaient à l'unisson dans la convergence d'un même idéal.

Elle impliquait surtout au sommet un animateur doué de qualités professionnelles et humaines peu communes. Technicien avisé, grand bâtisseur, Cousin l'était. N'avait-il pas donné maintes preuves de son savoir, de son imagination créatrice, de sa clairvoyance et de son indomptable énergie? Mais il avait, en outre, une vertu plus rare: ce sens de l'humain qui est l'apanage des grands conducteurs d'hommes. Foncièrement bon et généreux, d'une modestie proverbiale, il avait l'art d'inspirer confiance, de stimuler les initiatives, de reconnaître les mérites, de faire partager sa foi et de rallier des adhésions enthousiastes à ses conceptions.

PROBLEMES SOCIAUX ET POLITIQUE DE STABILISATION

Ces qualités, il les apporta à la solution d'un des problèmes les plus complexes et les plus délicats avec lesquels l'Union Minière ait été confrontée: celui de sa main-d'œuvre et de ses rapports avec les populations africaines.

On a peine à s'imaginer combien dans les régions désertiques du Haut-Katanga, la population était jadis clairsemée, en butte à la famine et à la maladie. Elle ne pouvait apporter aucun concours aux industries naissantes qui réclamaient des milliers de bras.

Les premiers travailleurs avaient dû être amenés de Rhodésie par les soins des services de la Tanganyika Concessions. Ensuite, un organisme spécialisé, la Bourse du Travail du Katanga, avait été créé pour organiser des recrutements dans les régions du Congo voisines du Katanga. Les contingents étaient généralement composés de célibataires de santé débile, sans aptitude pour le travail régulier. Installés dans des camps où ne régnait aucune vie familiale, où la moralité et l'état sanitaire étaient peu satisfaisants, ils étaient d'un rendement médiocre et leur instabilité rendait une formation professionnelle quelconque quasi impossible.

Encore que dès 1922, des médecins dévoués, les docteurs Bertrand, Mouchet, Van Nitsen, d'autres encore, avaient fait de louables efforts pour améliorer la situation, il devint évident pour des esprits perspicaces, et notamment pour Cousin, que les dispositions prises ne pouvaient apporter de solution durable et que des réformes radicales s'imposaient.

Dès lors, Cousin se fit le protagoniste d'une politique nouvelle, celle de la stabilisation. Initiative originale et audacieuse pour l'époque et qui allait à l'opposé des méthodes en honneur dans les mines de l'Afrique du Sud. Alors que là tous les travailleurs étaient engagés pour des termes très courts et confinés dans des « compounds », on visait ici à fixer autour des centres miniers une population toute nouvelle originaire de régions diverses et éloignées, en créant des conditions aptes à assurer son développement physique et moral dans un cadre approprié.

De toute évidence une telle entreprise impliquait des dépenses considérables; elle exigeait surtout de la part de ceux qui seraient

chargés de la mettre en œuvre une qualité essentielle: du cœur. Rien ne pouvait se faire sans une adhésion enthousiaste de leur part. On se rappelait l'appel du grand poète hindou Rabindranath Tagore au peuple colonisateur de l'Inde: « Ne nous envoyez pas des hommes, envoyez-nous des âmes! ». Et c'est bien de cela qu'il s'agissait.

Cousin s'employa de toutes ses forces à rallier ses collaborateurs à ses conceptions. Ceux qui furent associés à ses projets ont gardé le souvenir des discussions passionnées auxquelles ils ont participé et de la volonté sereine mais obstinée avec laquelle il imposait ses vues.

Un praticien d'une grande générosité, le Docteur Léopold Mottouille, fut chargé de présider à leur réalisation.

Dans une communication très remarquée faite en 1946 à l'Institut Royal Colonial, le Docteur Mottouille a exposé en détail les méthodes employées, les moyens mis en œuvre et les résultats obtenus [6]. En bref, les recrutements furent placés sous la direction des médecins; on s'efforça de créer pour les recrutés, si peu préparés au travail régulier, des conditions propres à les y adapter progressivement. La préférence était donnée aux hommes mariés et des facilités étaient accordées aux célibataires pour qu'ils puissent aller prendre femme dans leur village d'origine et revenir mariés. Tout fut mis en œuvre pour favoriser la vie de famille par la construction d'habitations, l'organisation d'un ravitaillement abondant et rationnel, l'entretien et l'éducation des enfants, la mise sur pied d'un service médical de grande envergure. Fin 1927, celui-ci comptait 22 médecins, 2 pharmaciens, 32 infirmiers et infirmières européens, un nombre important d'infirmiers et agents sanitaires congolais. Des communautés de religieuses vinrent apporter leur concours et une organisation spéciale était créée pour la protection de l'enfance.

Cousin ne ménageait par sa peine ni ses encouragements. Madame Cousin le secondait avec une sensibilité touchante. Ils faisaient de fréquentes visites aux hôpitaux au cours desquelles lui veillait surtout à ce que les appareils les plus efficaces et les plus modernes soient mis à leur disposition.

Nous verrons plus loin que les résultats de cette politique dont la réalisation suscita des dévouements enthousiastes, dépassèrent les prévisions les plus optimistes.

L'EFFORT DE GUERRE DE 1940-1945

Le 10 mai 1940 la Belgique est envahie et pendant plus de quatre ans elle vivra sous le joug de l'occupant.

Pour la deuxième fois depuis un quart de siècle, le Congo est coupé de la métropole. S'il est isolé, il n'en est pas moins libre et il se range résolument aux côtés des Alliés. Dès le premier jour, le Gouverneur Général Ryckmans proclame dans une déclaration historique: « Le Congo reste dans la guerre et il apportera à la cause des Alliés un concours total! »

Bien vite il attire l'attention. La guerre en Extrême-Orient, la perte des Indes Néerlandaises et de la Malaisie ont privé le monde libre de sources de matières essentielles. Le Congo en est abondamment pourvu. On lui demande d'en fournir en quantités toujours croissantes et c'est au Katanga qu'il appartiendra d'en livrer la plus grande part.

Cousin est au poste de commandement qu'il occupera durant toute la guerre. Il a heureusement un lien avec le monde extérieur, grâce à l'initiative de son ami Sengier qui a pris la précaution d'installer ses bureaux à New York, où il restera pendant toute la durée des hostilités avec quelques-uns de ses collaborateurs, et où il rendra à la cause des Alliés les services les plus éminents.

La production de cuivre, de cobalt et d'étain est poussée avec une activité fébrile; les mines de Kipushi, Kambove et Luishia sont exploitées au maximum; celles de Ruwe, Kolwezi et Musonoi sont développées avec ardeur. A Shinkolobwe, on active la production d'uranium auquel des recherches, poursuivies dans le plus grand secret en Amérique, ont conféré brusquement un intérêt stratégique capital. Les usines métallurgiques de Panda-Shituru sont étendues par tous les moyens et dotées d'équipements conçus spécialement pour intensifier l'effort de guerre. A l'Atelier Central de Jadotville, on déploie des prodiges d'ingéniosité non seulement pour maintenir le matériel en état, mais aussi pour construire avec les moyens du bord des engins qu'il n'est pas possible de faire venir de l'extérieur.

Pour faire face aux tâches multiples qui s'imposent à lui, Cousin peut s'appuyer sur une équipe d'élite et sur le concours fidèle des travailleurs congolais. Il trouve aussi un soutien solide

chez son ami Firmin Van Brée, Directeur de la Société Générale de Belgique et représentant de celle-ci au Congo. Voyageur infatigable, organisateur hors ligne, homme de cœur, celui-ci est pour tous, durant ces années tragiques, un conseiller et un animateur précieux.

La guerre finie, on peut dresser le bilan de la participation de l'Union Minière à l'effort de guerre du Congo: 800.000 tonnes de cuivre, des quantités imposantes de cobalt, d'étain et de métaux précieux ont été fournis aux usines de guerre des Alliés, indépendamment de l'uranium, dont on connaît l'incidence décisive sur la fin des hostilités, et sur le maintien de la paix pendant les années qui l'ont suivie.

En 1945, l'Union Minière sort de la tourmente, renforcée et grandie. Quant à Cousin, il s'était affirmé comme un chef d'entreprise hors ligne. De plus, le rôle qu'il avait joué avec discrétion, mais avec Dieu sait quelle efficacité, dans les questions touchant aux intérêts supérieurs du Congo, avait révélé en lui un grand citoyen.

Au milieu de ses préoccupations, Cousin avait subi une épreuve douloureuse. La femme qu'il chérissait, qui avait partagé ses enthousiasmes et ses préoccupations et qui lui avait donné trente années de bonheur, lui avait été enlevée le 27 octobre 1944. Elle laissait de profonds regrets parmi toute la population katangaise, envers laquelle elle avait témoigné de tant de cœur et de sollicitude. Cousin accepta l'épreuve avec la résignation d'un chrétien. Désormais, il allait vivre avec son souvenir, n'ayant plus d'autre passion que celle de l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie.

UNE EXPANSION DE GRANDE ENVERGURE

Après la guerre s'ouvre pour l'Union Minière une nouvelle phase de son expansion, à laquelle Cousin préside avec un prestige accru. Le 20 avril 1947, la nomination d'administrateur-délégué vient reconnaître ses mérites et confirmer ses responsabilités.

« Cette expansion — peut-on lire dans le Mémorial [7] — résultat de l'exécution d'un vaste programme de développement, a exigé l'investissement de milliards de francs, tant dans les équipements miniers, les nouvelles usines et les extensions des usines de concentration et des usines métallurgiques, que dans l'édification de barrages et de centrales hydroélectriques, l'établissement de lignes à haute tension et de réseaux électriques de traction, la construction de laboratoires et de bâtiments affectés à l'action sociale. »

A la mine souterraine de Kipushi, où des techniques nouvelles sont mises en œuvre, on bat les records de production. Ailleurs, de nouveaux gisements sont mis en exploitation; le secteur Kolwezi-Musonoi, dont nous avons signalé les possibilités exceptionnelles, donne lieu à des travaux de découverte impressionnants nécessitant la mise en œuvre d'un équipement qui peut rivaliser avec ceux des plus grandes mines du monde.

L'extension des usines d'électrolyse du cuivre et du cobalt, de la raffinerie, des fours électriques à cobalt, viennent amplifier le complexe de Panda-Shituru. Le département des recherches et expériences qui réunit en matière technique et scientifique une somme imposante de connaissances, fournit des travaux d'une originalité et d'une qualité hors pair.

Dans le domaine de l'hydroélectricité, les développements sont d'envergure. A Mwadingusha, la Centrale Francqui est doublée par une autre construite en aval qui reçoit le nom de Bia. Mais un effort beaucoup plus vaste s'impose pour fournir aux nouvelles industries l'énergie dont elles ont besoin. Le Haut-Lualaba en offre le moyen. Dans les gorges de N'Zilo, que l'expédition Delcommune avait découvertes en 1891, on construit successivement deux centrales, baptisées des noms de Delcommune et de Le Marinel, portant la puissance installée des centrales hydroélectriques de la concession Union Minière à plus de 500.000 kVA. Plus de 1.000 km de lignes à haute tension distribuent l'énergie dans le Haut-Katanga, non seulement pour faire face aux besoins des installations minières et métallurgiques, mais aussi pour permettre l'électrification des chemins de fer, assurer les services publics, engendrer des industries nouvelles et porter le courant jusqu'aux mines de Rhodésie [3].

La structure de la société est maintenant solidement charpentée. Elle repose sur un effectif de 20.000 travailleurs formés progressivement aux tâches industrielles et de 2.000 techniciens européens, parmi lesquels bon nombre d'ingénieurs sélectionnés, formés à des disciplines très poussées et pénétrés de l'esprit d'équipe; au sommet, des hommes d'élite qui se sont révélés au banc d'épreuve et ont accédé aux postes de commandement par leurs mérites tout particuliers.

Le 31 décembre 1950, Cousin renonce à ses fonctions d'administrateur-délégué qui sont confiées à Aimé Marthoz, tandis que Louis Wallef et Maurice Van Weyenbergh accèdent respectivement à celles représentant de l'Administration centrale et de directeur général. Quant à lui, il est nommé Président du Comité local et continue à assumer, à ce titre, la haute direction des opérations. Il est maintenant complètement enraciné au Katanga. Il a abandonné la résidence qu'il possédait à Bruxelles et a amené à Elisabethville les objets auxquels il tenait. Il s'y est fait construire une magnifique habitation entourée de fleurs et de vergers où il accueille avec une simplicité de grand seigneur ses collaborateurs et amis, ainsi que les nombreux visiteurs que le Katanga attire.

En 1950, il avait vu consacrer sa valeur par sa nomination de Conseiller de la Société Générale de Belgique.

Le 13 mai 1952, une grande satisfaction lui est donnée: on inaugure en sa présence à Panda-Shituru, le Musée Sengier-Cousin où sont exposées et bien mises en valeur des collections uniques au monde des nombreux minerais découverts au Katanga.

Dans les discours prononcés à cette occasion, les orateurs tiennent à souligner, au-delà de l'intérêt que présentent au point de vue scientifique les richesses géologiques qu'un travail méthodique et patient est parvenu à rassembler, le sens de la conjonction des deux noms Sengier-Cousin dans la dédicace du Musée. Evocation de réalisations techniques, scientifiques et humaines hors ligne, elle constitue en quelque sorte le symbole d'une collaboration combien féconde qui a uni pendant un demi-siècle deux chefs d'entreprise d'une valeur exceptionnelle.

NOUVELLES PREOCCUPATIONS HUMAINES

Les progrès techniques n'avaient pas fait perdre de vue, tant s'en faut, les impératifs sociaux et il convient de retourner quelques années en arrière pour évoquer certaines préoccupations qui animaient Cousin et ses collaborateurs à la fin des hostilités.

Certes, la politique des stabilisation avait donné des résultats inespérés. Autour des centres miniers s'étaient fixés dans des cités d'un aspect avenant, des milliers de ménages de travailleurs, vivant dans un cadre familial favorable. Un ravitaillement abondant et équilibré, des soins médicaux dispensés dans des hôpitaux modernes par un corps médical d'élite, l'organisation de l'enseignement et des loisirs, avaient créé des conditions de vie heureuses. L'état de santé était excellent et les indices démographiques y étaient parmi les plus élevés du Congo. Il y avait donc lieu de se montrer satisfait.

Et cependant, on se posait une question: pendant toute la durée des hostilités, les travailleurs de la société comme aussi les populations environnantes, avaient fait preuve d'un loyalisme total et ils avaient participé à l'effort de guerre avec une ardeur digne d'éloges. Que pouvait-on faire pour le reconnaître?

L'enquête à laquelle Cousin fit procéder apporta la réponse: nos hommes sont plus soucieux de l'avenir de leurs enfants, de plus en plus nombreux, que de leur propre sort.

Ce fut le point de départ d'un vaste plan d'enseignement et d'éducation pour l'élaboration duquel on fit appel, non seulement à des praticiens avisés, mais aussi à des spécialistes universitaires. Les écoles primaires furent développées dans toutes les cités; on créa des chantiers d'apprentissage et des écoles pré-professionnelles où une partie du temps était consacrée aux études générales et à la formation morale. Les mieux doués étaient dirigés vers l'école normale fondée par la société à Ruwe avec le concours des Pères Salésiens, pour la formation de moniteurs de l'enseignement et plus tard de techniciens du degré A.3. D'autres étaient placés dans des instituts d'enseignement secondaire du Katanga.

Mais les voies dans lesquelles on s'engageait soulevaient d'autres problèmes complexes et graves. Pour des observateurs atten-

tifs, il était, en effet, évident qu'on ne pouvait transposer telles quelles en Afrique des formules européennes, et qu'il s'imposait de tenir compte avant tout des idiosyncrasies si particulières des populations africaines.

Observateur sagace de tout ce qui se passait autour de lui, Cousin en était convaincu et c'est avec attention qu'il suivait les études que publiait à ce sujet, dans son bulletin *Lovania*, l'Association des Anciens de l'Université de Louvain. D'autres publications avaient vu le jour et, devant l'ampleur du sujet, on en arriva à souhaiter l'élargissement du cercle des études en y associant les Anciens des autres universités ainsi que toutes personnes désireuses de s'y intéresser. Dès lors, Cousin prit l'initiative de former un organisme nouveau: le Centres d'Etudes pour les Problèmes Sociaux Indigènes, mieux connu sous le nom de CEPSI. L'objectif, ambitieux dans sa concision, qui lui était assigné était à la fois scientifique et pragmatique: étudier scientifiquement et systématiquement les questions sociales indigènes; poser les problèmes sur le plan pratique; rechercher des solutions.

Premier Président du CEPSI, Cousin s'y consacra avec assiduité. Il orientait les travaux, élargissait les programmes et s'employait à assurer les voies et moyens.

D'emblée il trouva autour de lui les concours les plus dévoués. Parmi eux, il convient de citer hors pair celui d'un ingénieur de talent, Jérôme Quets. Possédant des connaissances étendues et travailleur acharné, il imprima aux travaux du CEPSI une haute tenue scientifique et littéraire.

Après avoir étudié une série de questions urgentes, le CEPSI s'assura la collaboration d'éminents professeurs des universités belges et il entreprit avec leur concours un ensemble de recherches portant sur les principaux problèmes d'ordre social qui se posaient au Katanga. Ses études étaient diffusées par la voie d'un bulletin qui, en dépit des événements, n'a cessé de paraître.

L'intérêt qu'il portait au sort des populations amena Cousin à se pencher sur la situation de la femme. Il faut bien dire que si on s'était beaucoup occupé des hommes, peu de chose avait été fait pour les femmes. N'était-il pas à craindre qu'au fur et à mesure où les hommes accéderaient à un niveau social plus élevé,

ils ne se sentent frustrés de ne pas trouver d'épouses à leur hauteur.

Madame Cousin y avait beaucoup pensé et elle rêvait de créer pour elles une œuvre durable de formation. A sa mort, elle légua ce vœu à son mari que se chargea de le réaliser, en faisant construire à ses frais à Luishia un établissement scolaire modèle qui reçut, en souvenir d'elle, le nom d'Institut Sainte Marguerite.

S'inspirant de l'Ardenne natale, c'est en pierres du pays qu'il fit exécuter les constructions, auxquelles un style rustique donnait l'allure d'un monastère médiéval. Commencées en 1948, elles furent terminées en 1952 pour être progressivement étendues dans la suite jusqu'à pouvoir recevoir 390 jeunes filles pensionnaires. L'enseignement et l'éducation étaient confiés aux Religieuses Ursulines de Wavre-Notre-Dame. Le programme, qui se limitait au début à celui des classes primaires officielles, avec en plus l'initiation aux travaux ménagers, a été élargi dans la suite pour embrasser au stade final le cycle complet des humanités pédagogiques.

L'atmosphère du pensionnat est saine et gaie; l'hygiène et la santé font l'objet de soins attentifs; un temps est réservé aux sports et aux arts féminins. Quoi d'étonnant que parmi les pelouses verdoyantes et les parterres, les jeunes filles de Luishia s'épanouissent dans des conditions les plus favorables.

Ainsi, des centaines d'entre elles ont été préparées dans une ambiance familiale à fonder des foyers heureux ou encore à accéder à des études plus avancées.

Les populations rurales vivant dans l'orbite des centres industriels suscitaient d'autres soucis car, par la force des choses, un fossé se creusait entre elles et les habitants plus favorisés des cités.

Cette rupture d'équilibre n'échappa pas à Cousin et s'est sur sa proposition que fut créé, en 1955, le Fonds d'Aide aux Populations Rurales du Haut-Katanga. Il permit d'ouvrir dans leur milieu des dispensaires, établissements scolaires et hospitaliers, et ultérieurement, d'établir sur des bases scientifiques un plan d'expansion économique.

L'Université de Liège accepta de s'en charger. A l'initiative de son Recteur, M. Dubuisson, elle envoya au Katanga une mis-

sion scientifique interdisciplinaire dont les travaux aboutirent à la création de la Fondation de l'Université de Liège pour les Recherches Scientifiques en Afrique Centrale, en abrégé FULREAC. Celle-ci fit procéder à de nombreuses investigations à la suite desquelles elle créa, peu avant l'indépendance, un centre pilote de cultures et d'élevage dont la conception pourrait servir de modèle aux initiatives actuellement en discussion pour l'aide à apporter aux pays du Tiers Monde [11].

L'ANNEE JUBILAIRE

La métamorphose du Haut-Katanga commence à attirer l'attention non seulement en Belgique, mais aussi à l'étranger. De nombreux visiteurs y arrivent. La presse lui consacre d'abondants commentaires, dont l'Amérique donne souvent le ton. On vante les progrès techniques, mais ce sont surtout les réalisations humanitaires dont l'originalité et l'ampleur sont citées en exemple.

En mai 1955, Sa Majesté le Roi Baudouin, au cours de son mémorable voyage à travers le Congo, visite longuement les exploitations industrielles et les installations hospitalières et sociales de l'Union Minière, et Elle exprime en des termes élogieux sa haute appréciation.

L'année 1956 est celle du jubilé: l'Union Minière célèbre le cinquantième anniversaire de son existence. Après un demi siècle de travail, elle peut soumettre son œuvre au jugement de l'opinion.

Des membres du Gouvernement, les plus hautes autorités du Congo, des notables, des parlementaires, des savants, des techniciens, des hommes d'affaires peuvent, une semaine durant, visiter et juger. Ils entendent des exposés clairs et précis des ingénieurs et des médecins et sont impressionnés par leur haute tenue; ils visitent les mines et les usines dont ils apprécient la technicité; ils trouvent les Congolais au travail dans les ateliers, sur les locomotives, aux engins électriques et sont frappés par le degré de leur formation. Ils parcourent les hôpitaux les plus modernes, et les établissements sociaux parfaitement adaptés; ils trouvent dans les cités une population saine, robuste et heureuse. Ils emportent de leurs visites un sentiment d'admiration unanime

sans cependant bien se rendre compte d'où l'on venait, ni de la somme d'efforts qu'il avait fallu déployer.

Cousin assiste aux célébrations avec une rare discrétion, veillant surtout à mettre en vedette ses collaborateurs et à faire rejaillir sur eux les éloges dont cependant une grande part lui revient.

HAUTE TECHNICITE ET VIRAGE SOCIAL

Les années qui suivent se déroulent sous le signe d'une haute technicité.

On construit dans le secteur de Kolwezi, à Luilu, des usines d'électrolyse du cuivre et du cobalt dont la maquette a été très remarquée à l'Exposition Internationale de Bruxelles de 1958. Entièrement automatisées, elles peuvent être classées parmi les plus modernes du monde.

Grâce aux moyens mis en œuvre, la production de cuivre est passée à 300.000 tonnes par an, celle du cobalt à plus de 8.000 tonnes, indépendamment du zinc, du germanium, du cadmium et de métaux spéciaux. Dans les statistiques mondiales des producteurs, l'Union Minière se classe au troisième rang pour le cuivre et au premier rang pour le cobalt.

Simultanément à un travail considérable de découverte des exploitations en carrière avec les engins les plus perfectionnés, on entreprend de vastes travaux en profondeur. Les services géologiques mettent à jour de nouvelles réserves qui assureront la vie de la société pendant de très nombreuses années. On élabore des programmes de travail à moyenne et longue échéances qui témoignent de la préoccupation que l'on a de préparer l'avenir.

Cousin a la satisfaction de voir autour de lui une équipe d'élite dont les dirigeants assument les pouvoirs les plus étendus et qui lui voue un attachement total. La déférence dont on l'entoure, le souci avec lequel on prend ses avis, l'empressement avec lequel ceux-ci sont suivis, sont frappants.

En dehors de ses activités toujours absorbantes à l'Union Minière et ses filiales, de sa participation aux travaux du CEPSI, de sa contribution aux œuvres humanitaires et scientifiques parmi

lesquelles le Musée Ethnographique dont il est un des fondateurs, de ses visites à Luishia, il mène une vie retirée. Il n'a gardé qu'un luxe: celui de réunir à sa table, dont le raffinement et le cadre fleuri sont notoires, ses visiteurs et ses collaborateurs. Pour le surplus, il se consacre à la lecture. Les séquelles de la cataracte dont il a été atteint quelques années auparavant et dont, négligeant les spécialistes de réputation mondiale qu'on lui recommandait, il avait tenu à se faire opérer à l'hôpital de Jadotville, n'y font pas obstacle. Il lit même beaucoup, se tenant étroitement au courant des événements internationaux et des grands courants d'idées. Les réactions sociales dans le monde retiennent spécialement son attention et il en tire des conclusions quant à ce qu'il faut faire au Katanga.

Les fins d'après-midi sont consacrées à la promenade et à la réflexion. Par une petite grille située au fond de son jardin, il gagne alors la vallée de la Lubumbashi. Il emprunte pour sa flânerie, souvent solitaire, le sentier qui longe le cours tumultueux de la petite rivière dans la projection de l'imposante cheminée, dressée comme un symbole à l'endroit qui fut le berceau du royaume du cuivre et le point de départ de sa prestigieuse carrière.

Nous avons eu le privilège de l'y rejoindre quelquefois. Alors, il se détendait et évoquait ses souvenirs: ses débuts difficiles, dans un milieu peu accueillant; les étincelles que provoquaient parfois ses contacts avec son premier directeur; le sentiment de fierté qu'il éprouva quand, lui rendant enfin justice, celui-ci lui annonça sa première promotion, et quelle promotion, celle d'adjoint à la direction. C'étaient aussi les heures critiques de 1920, quand tout paraissait perdu et quand Sengier élaborait avec lui un programme jugé présomptueux par beaucoup, et dont il avait accepté d'entreprendre l'exécution nonobstant les risques que cela comportait. Rappelant les accomplissements du passé et la qualité exceptionnelle des hommes qui en avaient été les artisans, il esquissait les programmes d'investissements auxquels on était attelé et qui devaient par la mise en œuvre d'au moins un milliard de francs de dépenses par an, assurer le rythme de l'expansion. Le 24 janvier 1959, à l'époque donc où l'on interrogeait avec passion sur les voies nouvelles dans lesquelles le Congo

allait s'engager, il en avait fait un exposé enthousiaste dans une interview donnée à un journal local, l'Essor du Congo, et qui témoignait de sa foi.

Mais c'était surtout les problèmes d'ordre social qui lui tenaient à cœur et dont il aimait parler.

Dans ce domaine, un grand virage avait été opéré.

La politique de stabilisation dont, comme nous l'avons dit, Cousin avait été l'inspirateur, avait pleinement atteint son but. Régulièrement mise à jour à la lumière des études et de l'expérience, elle avait abouti à la formation, dans le cadre de villages avenants et d'une vie familiale stable, de collectivités où les traditions bantoues s'étaient adaptées graduellement aux exigences de la technique et aux progrès de la civilisation. Les hommes s'étaient faits au travail régulier qui favorisait leur qualification et dont ils appréciaient les avantages, et déjà leurs fils formés dans les écoles et sur les chantiers, prenaient de plus en plus nombreux, avec leur père, le chemin de l'atelier.

Au fur et à mesure de cette évolution et alors que les réformes sociales s'accroissaient dans le monde, il devenait toutefois évident que le paternalisme, si nécessaire dans le passé, avait eu son temps et qu'il devait faire place à des conceptions nouvelles, susceptibles de favoriser l'épanouissement de la personnalité et du sens des responsabilités.

Le virage avait été pris méthodiquement par la mise en œuvre progressive des systèmes en usage chez nous: remplacement des avantages en nature par leur contrevaletur monétaire, adaptation des barèmes de rémunération et des règles de promotion, instauration de régimes d'assurances, de congés et de pension, dialogues suivis au sein des conseils d'entreprise, accession des travailleurs à la propriété immobilière, ... La généralisation à l'ensemble des travailleurs de la société d'un statut comparable à ceux en honneur dans les milieux industriels les plus développés en était l'aboutissement.

Toutefois l'Union Minière maintenait, Cousin y tenait beaucoup, ses responsabilités dans deux domaines essentiels: la santé et l'enseignement.

Son organisation médicale et hospitalière, rodée par cinquante années de pratique, continuait à dispenser les soins et le bien-être,

non seulement à des milliers d'êtres qui dépendaient d'elle, mais aussi à des milliers d'autres, vivant dans son orbite.

Quant à l'enseignement, il permettait d'atteindre des objectifs bien précis. Par ses nombreux établissements scolaires au niveau primaire et technique, par le truchement d'institutions d'enseignement moyen et supérieur qu'elle soutenait, par la pratique de méthodes très poussées de formation dans l'entreprise, la société donnait à des centaines de travailleurs le moyen de s'adapter à la vie industrielle et de progresser dans la hiérarchie des valeurs. Elle avait proclamé, de façon non équivoque, que sans aucune distinction de race, toutes les fonctions chez elle étaient ouvertes à ceux qui faisaient preuve des qualités et de la compétence indispensables. Ainsi, elle donnait à chacun sa chance, et elle ouvrait largement la voie à une africanisation rationnelle, de plus en plus marquée, de ses cadres.

LES DERNIERES ANNEES

Le 30 juin 1960, le Congo proclamait son indépendance.

L'événement ne surprit pas Cousin. Toute son action n'avait-elle pas visé à former les Congolais à des conceptions de vie nouvelles et à créer pour eux des conditions leur permettant de s'élever, semant ainsi les germes d'une démocratie éclairée, élément de force du pays. Sans doute, l'expérience lui avait-elle appris les difficultés à vaincre et les obstacles à surmonter pour réaliser des transformations pour lesquelles le facteur temps ne peut être sous-estimé. Mais il avait l'esprit trop réaliste pour s'attarder à des spéculations stériles, que la précipitation avec laquelle les choses avaient été accomplies pouvait inspirer, et d'emblée ses regards se portèrent vers l'avenir.

Nous gardons très vivant le souvenir d'une entrevue mémorable que nous avons eue avec lui, à Elisabethville, le 7 juillet 1960. Nous avons assisté à Léopoldville aux cérémonies qui avaient accompagné la proclamation de l'indépendance, écouté les discours, éprouvé le malaise que certains d'entre eux avaient provoqué. Nous avons contemplé le départ émouvant du Roi dans la mélancolie du crépuscule du 30 juin.

Les entretiens encourageants que nous avons eus les jours suivants avec le Chef du nouvel Etat avaient laissé percer un certain espoir. Puis, les choses s'étaient gâtées; le 5 juillet, les travailleurs de l'Otraco se mettaient en grève; le 6, des soldats circulaient en débandade dans les rues de la capitale et des bruits de mutineries parvenaient du camp militaire de Thysville. Quand nous avons quitté l'aérodrome de N'Gili au matin du 7 juillet, le climat était tendu.

A Elisabethville, Cousin nous attendait avec les dirigeants de son équipe. A l'opposé de Léopoldville, un calme complet régnait au Katanga et rien ne laissait prévoir les incidents qui allaient y éclater trois jours plus tard, ne provoquant d'ailleurs qu'une flambée bien vite étouffée.

Avec le réalisme et la lucidité qui lui étaient coutumiers, Cousin fit le point de la situation. Après les fêtes de l'indépendance, le travail avait repris partout; l'exploitation se déroulait normalement; l'exécution du programme de premier établissement, entamé en 1959, serait poursuivie comme prévu; des travaux de construction qui avaient été décidés, hors plan, pour résorber le chômage aideraient le gouvernement à surmonter ses difficultés du début; les dispositions arrêtées en matière de formation et de promotion des agents africains seraient poussées au maximum, de manière à favoriser, dans toute la mesure du possible, leur accession dans les cadres. En toute hypothèse, le maintien au travail et le mieux-être du personnel resteraient au premier plan des préoccupations. Somme toute, rien ne devait être changé à la ligne de conduite tracée et le travail se poursuivrait comme à l'accoutumée.

Bien sûr, la situation devait être considérée dans l'optique nouvelle des transformations politiques. De tout temps, une collaboration loyale avec le Pouvoir avait été de règle. Les centres nerveux de l'Autorité ayant été transférés de la Place Royale à Kinshasa, c'est là que les contacts devaient se situer dorénavant. Il convenait donc d'y établir, sans tarder, une représentation à la mesure de la place occupée par la société dans l'économie du Congo. On en discuta la dimension et les modalités d'organisation.

Les désordres qui éclatèrent à Kinshasa et dans d'autres parties du Congo, le chaos qui s'y développa, la décision du Katanga de suivre sa propre destinée, firent que ce projet n'eut pas de suite à l'époque. Par contre, les consignes de travail furent maintenues contre vents et marées, non seulement pendant la période d'ordre et de prospérité que connut le Katanga, mais aussi pendant les années troublées qui la suivirent.

Il est significatif, à cet égard, que les mises au point des usines d'électrolyse du cuivre et du cobalt de Luilu furent poursuivies sans désespérer après 1960, et que c'est en 1961 que fut mise en service l'usine de concentration de Kambove et en 1962 celle de Kakanda. Par ailleurs, le creusement de la nouvelle mine souterraine de Kamoto et la construction d'une importante usine de concentration sur le site de cette mine, furent continués sans relâche.

Dans l'entretemps, les nuages s'accumulaient sur le Katanga et le 13 septembre 1961, le drame éclatait dans toute son horreur! Les combats entre les troupes de l'Organisation des Nations Unies et les forces armées katangaises provoquèrent des destructions et firent d'innocentes victimes parmi la population civile. Les massacres reprirent trois mois après, dans l'incohérence et l'incompréhension, causant des pertes de vies humaines plus nombreuses. Un des proches collaborateurs et ami de Cousin était sauvagement abattu avec sa vieille mère dans son habitation par des soldats étrangers.

Devant la tournure tragique des événements, l'entourage de Cousin le força à partir. Le 17 décembre 1961, il se résigna à quitter le Katanga où il était arrivé cinquante ans auparavant et où il avait espéré finir ses jours. Il avait alors près de 78 ans.

Il accepta le coup du sort avec la sérénité que donne la conscience du devoir accompli et le sentiment reconfortant de laisser le flambeau entre des mains solides. Il savait qu'avec ceux qui continueraient à le porter, l'œuvre à laquelle il avait consacré, pendant un demi siècle, le meilleur de lui-même ne périrait pas.

Il décéda quatre ans plus tard, dans une solitude voulue, avec le souvenir d'un bonheur trop vite révolu, la satisfaction de grandes et généreuses réalisations et l'espoir du revoir dans l'au-delà.

L'œuvre n'a pas péri! Grâce au savoir-faire et au dévouement d'hommes pénétrés de l'esprit de « l'équipe dont l'enthousiasme déplaça véritablement des montagnes », elle a résisté à toutes les tourmentes qui se sont abattues sur le Katanga. Les installations minières et hospitalières ont été préservées; l'exploitation a été poursuivie avec succès au point de battre récemment les records antérieurs; l'industrie du cuivre reste le plus solide soutien de l'économie congolaise en même temps qu'un témoin vivant de notre civilisation!

A Luishia aussi, la vie suit son cours.

En dépit des vicissitudes, l'Institut Sainte Marguerite, œuvre de Jules Cousin, a maintenu sans interruption et amplifié ses activités. Des centaines de jeunes filles continuent à y être éduquées et instruites dans une atmosphère de sérénité et de beauté, en vue de se préparer aux devoirs d'une vie familiale heureuse, à des carrières dans l'enseignement ou à la vie universitaire.

Ainsi, fidèle aux intentions de son fondateur, Luishia reste le berceau d'une élite dont le rayonnement constitue pour le pays un facteur d'équilibre et de progrès.

Edgar VAN DER STRAETEN,
15 septembre 1968.

REFERENCES

- [1] JADOT, Octave: Famille d'Ingénieurs, Bruxelles, 1^{er} octobre 1947.
- [2] COUSIN Jules: Note sur la découverte, la prospection et le début d'exploitation des mines du Haut-Katanga, *Bulletin Lovania* n° 4, Elisabethville 1944.
- [3] MARTHOZ, Aimé: Le problème de l'énergie électrique au Katanga, *Revue Energie*, mai-juin 1954.
- [4] — : L'industrie minière et métallurgique au Congo Belge, Mémoire de l'Académie Royale des Sciences Coloniales, T.I. fasc. 1, Bruxelles 1955.
- [5] VAN DER STRAETEN, Edgar: Les origines du Comité Spécial du Katanga, Bruxelles 1950.
- [6] MOTTOULLE, Léopold, Docteur: Politique sociale de l'Union Minière du Haut-Katanga pour sa main-d'œuvre, Mémoire de l'Institut Royal Colonial Belge, T. XIV, Bruxelles 1946.
- [7] L'Union Minière du Haut-Katanga, 1906-1956, Editions Cuypers. Bruxelles.
- [8] La Société Générale Métallurgique de Hoboken 1908-1958, Editions Cuypers.
- [9] Problèmes Sociaux Congolais, Bulletins trimestriels du CEPSI, Elisabethville-Lubumbashi.
- [10] GREVISSE, Fernand: Notes diverses.
- [11] FULREAC: Recherches sur le développement rural en Afrique centrale, Université de Liège.
- [12] Rapports du Conseil d'Administration de l'Union Minière du Haut-Katanga aux assemblées générales annuelles.
- [13] Souvenirs personnels.

SAMENVATTING

Uit een familie van industriëlen stammend die een grote faam verwierven in de uitvoering van belangrijke programma's van openbare werken, studeerde Jules Cousin aan de Luikse Universiteit, daarna te Leuven, waar hij in 1909 het diploma van burgerlijk mijnningenieur behaalde.

Hij passioneerde zich voor de ontdekkingen van Jules Cornet in Katanga rond 1892 en besloot er carrière te maken, waar het in die tijd zelden voorviel dat Belgen naar dit onherbergzaam land vol gevaren, in het hart van Afrika, wensten te vertrekken.

Hij arriveerde begin 1911 te Elisabethstad als jong ingenieur, stagiair in dienst van de Union Minière, een stad die slechts bij naam bestond, als gevolg van het feit dat zij het nieuwe eindpunt van het spoor uit Rhodesië was geworden. Hij beleefde aldus de eerste uiterst bewogen jaren van de Union Minière. Het begin van de maatschappij stuitte op bijna onoverkomelijke moeilijkheden: klimaat, geen bevolking, schaarste aan levensmiddelen, grote afstand van de verkeerscentra, gebrek aan ervaring der Belgen in de exploitatie van kopermijnen, hoge kost van de ingevoerde kolen, enz. Daarbij kwamen nog de oorlog 1914-1918 en de wereldcrisis.

In 1920 stelde Edgar Sengier die naar Katanga was gestuurd om er de toestand recht te trekken, die hopeloos scheen, met Cousin een stoutmoedig expansieprogram op dat een keerpunt was in het bestaan van de Union Minière. Jules Cousin werd met de realisatie ervan belast.

Nieuwe mijnen werden ontdekt, de gieterij van Lubumbashi uitgebreid, de uraniummijn van Shinkolobwe werd in bedrijf genomen, wat het mogelijk maakte belangrijke hoeveelheden radium aan de kankerinstututen en aan de wetenschappelijke instellingen te leveren. In Panda-Shituru werd een groots opgevat industriecomplex opgericht, door zijn diversiteit aangepast aan de gediversifieerde mineraalrijkdom van Katanga. Hierbij kwamen medische en sociale instellingen, en hospitalen tot stand. De koperproduktie steeg geleidelijk tot 137.000 ton in 1929, exclusief de cobaltproduktie. Op het vlak van de hydro-elektrische energie werd de bouw van een eerste centrale verwezenlijkt; zij kreeg de naam Francqui.

In de uitvoering van zijn hoge functies gaf Cousin blijk van buitengewone professionele en menselijke kwaliteiten. Hij was een eersterangs technicus, een groot bouwer, een klaarziend en creatief man, met een energie, gepaard gaande met onuitputtelijk menselijk begrip: het voorrecht van de grote leiders. Hij was fundamenteel goed en mild, bezat de kunst om vertrouwen in te boezemen, de verdiensten te erkennen, initiatieven te stimuleren, en enthousiasme te verwekken voor zijn opvattingen.

Hij werd geplaatst voor een van de meest complexe en delicate problemen waarmee de Union Minière af te rekenen kreeg: de arbeidskrachten en de betrekkingen met de Afrikaanse bevolking. Hier zag men hem als voorstander van een nieuwe politiek aan het werk, een politiek van stabilisatie van honderden inlandse families die rond de mijncentra, in verlaten streken, in een gelukkige en gezonde atmosfeer werden gevestigd.

Gedurende de tweede wereldoorlog tijdens welke Cousin op hoge posten in Afrika het bevel voerde, deed de Union Minière een enorme inspanning om aan de geallieerden zeer op prijs gestelde strategische materialen te leveren, waaronder 800.000 ton koper, cobalt en uranium.

Na de oorlog begon een nieuwe fase van grootscheepse expansie. Zij vergde miljarden investeringen zowel in mijnmaterieel als in de metallurgische en concentratiefabrieken, in de bouw van dammen en hydro-elektrische centrales, de aanleg van hoogspanningslijnen, de bouw van laboratoria en sociale gebouwen. De sector Kolwezi-Musonoi, wiens potentieel buitengewoon beloftevol bleek, werd het voorwerp van grote ontdekkingswerken, en er werd materieel aangewend dat de vergelijking met de grootste mijnen ter wereld kon doorstaan.

De technische doeleinden deden het sociaal aspect niet uit het oog verliezen. De bekommernis voor de steeds talrijker wordende families gaf aanleiding tot het uitwerken van een ruim plan voor opvoeding en onderwijs. Hiervoor werd een beroep gedaan op universitaire deskundigen. De sociale ontwikkeling deed complexe vraagstukken rijzen. Voor een goed waarnemer als Cousin was het duidelijk dat men niet zonder meer de Europese formules naar Afrika kon overbrengen en men met de eigenheid van de Afrikanen rekening diende te houden. Cousin nam derhalve het initiatief tot de oprichting van een speciaal studie-organisme, het

„Centre d'études pour les problèmes sociaux indigènes”, beter bekend als CEPSI, en wiens werkzaamheden al dadelijk gezag kregen.

Cousin hield zich eveneens met de toestand van de vrouw bezig, voor wie tot dan toe weinig was gedaan. Om haar vorming te bevorderen liet hij op eigen kosten te Luishia een modelschool bouwen, het „Institut Sainte Marguerite” ter nagedachtenis van Mevrouw Cousin die het initiatief had geïnspireerd. Opgevat om 390 meisjes (internaat) op te leiden werd het studieprogramma te Luishia geleidelijk uitgebreid, om uiteindelijk de gehele cyclus van de pedagogische humaniora te omvatten. Sedert zijn oprichting hebben honderden meisjes in die gunstige sfeer een opleiding genoten die hen voorbereidde tot het stichten van gelukkige gezinnen, of tot hogere studies, met voor enkele onder hen een academische vorming.

De breuk die ontstond tussen de in het hinterland levende landelijke bevolking en die van de bevoordeelde arbeiderswijken had Cousin's volle aandacht. Op zijn voorstel werd het Fonds „Aide aux populations rurales du Haut-Katanga” opgericht. Hierdoor konden in het landelijk milieu dispensaria en scholen worden gesticht, terwijl de Universiteit van Luik het opstellen van een ruim economisch expansieprogramma op zich nam.

Het jaar 1956, vijftigste verjaardag van haar stichting, was voor de Union Minière aanleiding om voor de opinie een synthese te maken van haar realisaties.

De daaropvolgende jaren stonden in het teken van een hoge techniciteit, gekenmerkt door de bouw van compleet geautomatiseerde fabrieken die onder de meest moderne ter wereld gerekend konden worden. In de wereldstatistiek bezette de Union Minière de derde plaats voor het koper en de eerste plaats voor het cobalt. Geologische studies en prospecties bereidden de verre toekomst voor.

Op het sociaal vlak kwam het tot een totale ommekeer. De politiek van stabilisatie had weliswaar onverhoopte resultaten opgeleverd. Maar naargelang de ontwikkeling zich doorzette en de sociale hervormingen zich in de wereld affirmeerden werd het duidelijk dat het paternalisme, zo onmisbaar in het verleden, de baan moest ruimen voor nieuwe opvattingen die de ontwikkeling van de persoonlijkheid en de zin voor verantwoordelijk-

heid zouden gaan bevorderen. De ommekeer was methodisch voorbereid door het invoeren van systemen die bij ons in gebruik waren, om uit te lopen op de veralgemening van een statuut dat te vergelijken was met dat der meest ontwikkelde industriële milieus, en voor alle arbeiders. Nochtans bleef de Union Minière verantwoordelijk, en Cousin hield daaraan, voor de gezondheidszorg en het onderwijs, terwijl de africanisatie van de kaders sterk werd bevorderd.

Toen Kongo onafhankelijk werd, wijzigde de Union Minière helemaal niets in haar actieprogramma's die voortaan in de nieuwe optiek van de politieke wijzigingen zouden worden doorgevoerd. De bescherming van haar installaties, de tewerkstelling en het welzijn van het personeel bleven de voornaamste doeleinden. Tegen de grootste tegenspoed in werden de expansieprogramma's voortgezet.

De bloedige gebeurtenissen die eind 1961 in Elisabethstad uitbraken en die talrijke burgerlijke slachtoffers maakten, brachten er de directe medewerkers van Cousin toe hem te dwingen Katanga te verlaten, waar hij vijftig jaar geleden was gearriveerd en waar hij hoopte zijn laatste levensdagen te slijten. Hij aanvaardde dit lot met sereniteit, bewust van de volbrachte plicht en in de hartversterkende zekerheid dat het werk dat hij aan zijn opvolgers kon toevertrouwen nooit zou vergaan.

Dank zij het optreden en de toewijding van de mannen die door de geest van de Cousin-équipe bezield waren en die het geloof, dat bergen verzet, bezaten heeft dit werk de stormen getrotseerd. De installaties bleven behouden, de exploitatie boekte vooruitgang, de koperindustrie is de hechtste steun van de Kongolese economie gebleven, en tevens het levend symbool van onze beschaving. Het Instituut van Luishia bloeit voort en draagt in grote mate bij tot de vorming van de vrouwelijke Kongolese elite, wier uitstraling voor het land een factor van evenwicht en van vooruitgang is.

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|----|
| Origine | 3 |
| Naissance de l'Union Minière du Haut-Katanga | 5 |
| Une vocation de pionnier | 6 |
| Les années difficiles | 8 |
| Première période d'essor industriel | 12 |
| Problèmes sociaux et politique de stabilisation | 17 |
| L'effort de guerre de 1940-1945 | 19 |
| Une expansion de grande envergure | 20 |
| Nouvelles préoccupations humaines | 22 |
| L'année jubilaire | 26 |
| Haute technicité et virage social | 27 |
| Les dernières années | 30 |
| REFERENCES | 34 |
| SAMENVATTING | 35 |
| TABLE DES MATIERES | 39 |

Achévé d'imprimer le 15 juin 1969
par l'Imprimerie SNOECK-DUCAJU et Fils, S.A., Gand-Bruxelles